

MARGUERITE YOURCENAR ET LA FLANDRE : UN ESPACE DÉVASTÉ

par Camille VAN WOERKUM (Utrecht)

Marguerite Yourcenar et la Flandre. Comment ne pas se rappeler la visite émouvante que Marguerite Yourcenar a entreprise en 1980 au Mont-Noir ? Comment ne pas penser à la plaque commémorative inaugurée à cette occasion à l'entrée du domaine familial, devenu plus tard le parc départemental Marguerite Yourcenar ? "Les plus forts souvenirs sont ceux du Mont-Noir parce que j'ai appris là à aimer tout ce que j'aime encore." (*YO*, p.17) Marguerite Yourcenar était très attachée à la Flandre française. Comme aux autres Bas Pays : la Flandre belge et les Pays-Bas du nord, "la plaine qui va d'Arras à Ypres, puis s'allonge, ignorante de nos frontières, vers Gand et vers Bruges" (*AN*, p. 17). Yourcenar ne cessait de les visiter.

Pourtant, si l'on étudie de plus près l'autobiographie telle qu'elle est insérée dans son triptyque autobiographique *Le Labyrinthe du monde*, cet attachement devient pour le moins ambigu, du moins très problématique, en tout cas difficile à expliquer.

Car regardons les faits autobiographiques en face. Deux choses frappent dans les récits d'enfance : l'extrême solitude, le sentiment d'infériorité, d'être de trop, d'une part. D'autre part ses échappatoires : le contact avec la nature, les animaux, les plantes, et avec les gens du personnel. Et en deuxième instance, la révolte contre le pouvoir incompréhensible des adultes, contre l'injustice d'un monde ressenti comme hostile. Ce sont ces expériences toutes personnelles qui détermineront l'image de la Flandre telle que Marguerite Yourcenar l'a réfléchi dans sa trilogie autobiographique, pour ne pas dire dans son œuvre entière.

Ne citons que quelques exemples. Quand, dans le parc du Mont-Noir, le père de Marguerite, Michel Cleenewerck de Crayencour, organise une fête, la petite Marguerite doit rester enfermée dans la tour du château. "J'apercevrai [...] du haut de la grande chambre de la tour des messieurs par petits groupes sur la terrasse, le visage un peu rouge, et à qui Monsieur de C. offre des cigares. Pour ma part, j'attends l'assiette de petits fours et de cerises glacées qu'on ne manquera pas de monter." (*QE*, p. 20) Ce qui frappe, entre les lignes,

c'est la solitude de la petite Marguerite, laissée à l'écart du monde des adultes et de la fête. Absence absolue de contact.

Avec les enfants du village, il n'en est pas autrement. Michel, le père, désigné à l'occasion par le pronom neutre "on", organise des fêtes pour les petits du village de Saint-Jans-Cappel. Il n'y a que distance, anonymat et absence de contact entre Marguerite et les autres enfants. "La gaieté y règne, mêlée d'un rien de contrainte" (QE, p. 20). Le jeu est organisé. Il n'y a pas de véritable rapprochement entre la petite Marguerite, het meisken van 't kasteel, la fille du château, et les enfants du village. "Octogénaires", ils ne se souviendront pas de la petite Marguerite elle-même mais "du goût des pommes du verger" (QE, p. 20).

La petite Marguerite n'avait pas non plus de communication avec sa grand-mère, qui ne faisait que la gronder, "Emmenez cette enfant !" (QE, p.218). Ni avec son père. "Je ne sais si j'aimais ou non ce Monsieur de haute taille, affectueux sans cajoleries, qui ne m'adressait jamais de remontrances et parfois de bons sourires" (QE, p. 153-154). Ce Monsieur de C. se montrait souvent indifférent envers sa fille, préférant à elle sa maîtresse du moment. Pour la petite Marguerite, il ne restait que "les miettes de l'enfance", l'amour de ses bonnes. Barbe, par exemple, qu'elle chérissait. Michel la renvoyait parce qu'elle avait soi-disant une mauvaise influence sur Marguerite. La biographe Michèle Goslar suppose en revanche qu'elle devait partir parce qu'elle était enceinte de Michel¹.

Vous voyez bien ; le tableau n'est pas très flatteur. Il n'y a pas beaucoup de raisons, dans de telles conditions, d'aimer l'environnement dans lequel on a grandi. D'aimer "la colline sur laquelle s'étend l'ombre noire des sapins qui donnent leur nom à la propriété" (AN, p. 364).

Et en effet, dans les récits d'enfance, la Flandre française n'est déjà plus la terre vierge, "ce monde que nous n'encombrons pas encore" (AN, p. 18), "plus pur et plus divin que celui où les hommes font souffrir les hommes" (AN, p. 19). Elle devient une région sans cesse associée aux conflits, à la guerre : "de majestueux nuages voguent en plein ciel, pareils à ceux que peignaient dans ces mêmes régions les peintres des batailles du XVII^e siècle" (SP, p. 363). La route du Mont-Noir "sera dans onze ans flanquée sur toute sa longueur, de Bailleul à Cassel, d'une double rangée de chevaux morts ou agonisants, éventrés par les obus de 1914, qu'on a traînés dans le fossé" (AN, p. 364). Les

¹ M. GOSLAR, *Yourcenar, Biographie*, « Qu'il eût été fade d'être heureux », Bruxelles, Éditions Racine, 1998, p. 59-61.

"pavots des Monts-de-Flandre" rappellent les "quelques milliers de jeunes Anglais tués sur cette terre" (*QE*, p. 203).

L'association du paysage à la guerre est ici hautement significative : le pays de Marguerite Yourcenar est une région conflictuelle, un champ de bataille. La Flandre de Marguerite de Crayencour est un pays dévasté, piétiné, où chaque fois peut resurgir une nouvelle blessure : un souvenir douloureux, une expérience pénible, un visage dur.

Car personnalité et paysage se répondent, se reflètent. La Flandre est peinte comme une région agressée, tout comme l'enfant a dû subir l'indifférence, l'agression et la solitude. La Flandre prend des couleurs toutes personnelles.

Et la petite Marguerite réagit. Elle se réfugie dans la nature. Elle se console avec les animaux du Mont Noir ; les lapins, la chèvre, les moutons. Elle est accueillie dans la salle des gens du château, où "tout [...] était spontané comme la vie elle-même" (*QE*, p. 218) et où elle est chérie par le personnel de service.

Très rarement, elle ose se révolter ouvertement. Pas contre son père, mais contre l'instituteur de village de Saint-Jans-Cappel qui lui donne un premier prix tandis qu'elle n'était pas élève de l'école. Sa réaction est typique : "une vague horreur de l'imposture et de l'injustice commençait à poindre en moi" (*QE*, p. 210). En même temps, elle en gardait une "cuisante mémoire" (*ibid.*). On sent la colère bien qu'elle soit exprimée en des termes couverts. La véhémence est le plus souvent refoulée.

C'était le grand courage de Marguerite Yourcenar, mais peut-être aussi une nécessité intérieure, qui l'a amenée à regarder ce passé névralgique en face. Avec toute la douleur que ça engendrait, elle a renoué avec son passé. Malgré tout, elle n'a pas pu ou voulu rompre avec la Flandre française, terre de sa petite enfance.

Ce travail intérieur difficile est devenu une sorte de reconquête. Reconquête de soi et reconquête de son propre passé. Décision ferme de réorganiser sa vie et son monde. De voir les choses de face. De dominer ses angoisses. D'organiser le monde à sa manière.

C'est à partir de cette reconquête – qu'il faut situer, dans la biographie de Marguerite Yourcenar, au début des années cinquante, au début de sa vie aux Monts Déserts – que Marguerite Yourcenar réinsère la Flandre dans son univers d'écrivain. Il en résulte *L'Œuvre au Noir* et *Le Labyrinthe du monde*. La Flandre revient également à de multiples reprises dans les interviews comme *Les Yeux ouverts*. Elle l'a visitée de plus en plus souvent, et a finalement donné son nom à l'association Marguerite Yourcenar pour la protection de la Flandre des Monts. C'est dire à quel point elle s'y sentait engagée.

La Flandre de Marguerite Yourcenar, et c'est là ma thèse principale, est avant tout colorée par les expériences précoces et traumatisantes de l'enfant Marguerite, et cela beaucoup plus fondamentalement que l'écrivain aurait osé l'avouer. De cette Flandre conflictuelle, je veux essayer très brièvement et de façon non exhaustive, de donner les principaux traits.

La Flandre de Marguerite Yourcenar est la proie constante de la destruction. Destruction de l'environnement par l'industrie et le tourisme. Destruction par la guerre, avec comme symbole l'anéantissement du Mont Noir avec son monde végétal et animal. Cette destruction répond à la douleur de l'enfant de ne pas être reconnue comme une individualité, de sentir sa propre personnalité détruite.

L'enfant Marguerite se consolait dans la nature, en regardant les animaux du Mont-Noir : sa chèvre, ses lapins, son ânesse et son ânon. De la même façon, la nature flamande, et certainement aussi la mer du Nord, est un point de repos, une valeur éternelle, qui existe en dehors de l'agitation humaine.

Dans la salle des gens au Mont-Noir, la petite Marguerite était choyée. Elle se sentait acceptée comme un individu. De même dans l'histoire des Flandres, Yourcenar privilégie le point de vue des gens simples. Paysans, artisans, ouvriers vivaient en communion, subissaient les mêmes vicissitudes. Malgré des rancunes, la sympathie régnait entre les seigneurs campagnards les "Heeren", (AN, p. 42) et leurs fermiers.

Se sentant constamment opprimée par les adultes, Marguerite Yourcenar dessine la Flandre comme une terre éternellement réprimée. Elle montre une sympathie constante pour les révoltés : les Celtes contre les Romains, les protestants contre les catholiques, les Flamands habsbourgeois contre le roi de France. Le visage flamand du grand-père contre le rapporteur parisien. C'est le paradigme du dominé contre la puissance dominatrice, l'individu contre un pouvoir anonyme et oppressant.

La Flandre de Marguerite Yourcenar est la Flandre de la Révolte. Elle prend partie pour la nature flamande contre "le prédateur-roi, le bûcheron des bêtes et l'assassin des arbres" (AN, p. 21). Elle défend la langue et la culture flamande. Dans *Les Yeux ouverts*, elle dit : "La France a essayé d'éliminer [...] dans le Nord le flamand (je ne m'en suis jamais mieux rendu compte qu'en étudiant l'histoire de ma famille). Ce sont les États qui tuent les ethnies" (YO, p. 273). Elle vitupère contre un rapporteur de Paris "qui semble s'être formé une idée défavorable des gens et des choses du Nord" et qui reproche à Michel

Charles, le grand-père de Marguerite Yourcenar, de "se ressent[ir] de son origine flamande" (AN, p. 192-193). "Sa physionomie est expansive et ouverte malgré le type très flamand du visage" (AN, p. 194). On sent de nouveau la colère de Marguerite Yourcenar contre l'injustice d'être jugé à base de préjugés et de préventions d'une classe qui se considère comme supérieure.

Tout en étant consciente qu'elle était une citoyenne du monde qui appartenait à tous (cf. YO, p. 274), tout en prônant qu'elle était "Française de culture", elle défend avec force et conviction ce "lopin" (AN, p. 16), ce "coin perdu" (AN, p. 31) de la Flandre française contre toute agressivité de l'extérieur. Elle demande de respecter ce pays, de défendre sa nature, d'honorer sa langue, et de transmettre ce respect aux enfants. La nature et la culture de la Flandre doivent garder leur physionomie propre, parmi toutes les cultures de notre planète.

Et nous comprenons d'autant plus maintenant cet engagement ouvert. La Flandre française est devenue le macrocosme du microcosme yourcenarien. Elle est le reflet des traumatismes de la petite Marguerite, subis sur cette même terre. Elle est le contrecoup des humiliations endurées.

Ces blessures psychiques sont comme agrandies, prennent des mesures gigantesques, traversent le temps et l'espace pour contaminer sa vision sur toute l'humanité. Même si elle fait semblant de raconter l'histoire de la Flandre française de façon objective, elle fait tout le contraire : derrière l'histoire des Flandres est dissimulée l'histoire personnelle de Marguerite Yourcenar. Derrière le ton absolu se cache une personne vulnérable, derrière la langue de marbre, une enfant blessée. Le visage triomphant de la Grande Dame entrant à l'Académie Française dissimule une femme psychiquement martyrisée.

Une Flandre dévastée. Une personnalité mutilée. Le lien entre Marguerite Yourcenar et sa terre natale, la Flandre, n'en est que plus fort. Ma sympathie, pour elle et pour son pays, n'en est que plus grande.

Discussion

Maurice DELCROIX : *Je voudrais préciser qu'il y avait des enfants dans l'entourage de la petite Marguerite, mais bien entendu de manière intermittente. À propos de l'enfance, Marguerite Yourcenar en vient d'ailleurs à dire ceci : « Je me rends compte que l'enfant est quelque chose de très précieux, très important, très unique chaque fois. Chaque enfant est différent des autres et on l'oublie beaucoup trop. Il a besoin de silence, il a besoin de repos, il a besoin de loisirs, il a besoin de ne pas être dérangé dans cette espèce de croissance intérieure et il est naturel qu'il ne veuille pas se laisser entraîner dans des événements qui ne l'entraîneront que trop vite »². C'est un entretien sur le tard. Mais dans son relevé des occurrences de l'enfant, est-ce que Paul Pelckmans a fait place à Jeanne ? On dit que je suis obsédé par ce personnage, mais il y a de quoi. C'est elle qui prend Marguerite dans ses bras ; le baiser venait « de l'âme, du cœur et du corps »... Nathanaël, dans Un homme obscur, lui qui va abandonner son fils, s'émerveille tout de même de le voir tel qu'il est. Il s'émerveille surtout de ce qu'« un jeu de semences », je parle ici comme Zénon, ait pu produire ce petit bourgeon fragile. Il y a tout de même ici une vision attendrie de l'enfant. Je crois que Paul Pelckmans a raison de dire qu'il y a une sorte d'insistance provocante à l'égard de l'enfant, mais elle n'exclut pas des passages qui vont dans l'autre sens. Encore, une fois, ne simplifions pas Marguerite Yourcenar.*

Paul PELCKMANS : *La première citation qui a été lue est, bien entendu, une citation qui considère l'enfance comme très précieuse et qui lui accorde donc un droit à l'isolement. L'enfant « ne doit pas être dérangé, [...] il ne sera entraîné que trop vite » est une formulation plus ou moins euphorique de ce que j'ai essayé de formuler de manière plus ou moins négative. Ce n'est d'ailleurs pas un cas unique puisqu'il y a des exemples comparables dans Le Labyrinthe du monde qui proclament une admiration pour l'enfance tout en le faisant aux dépens d'une certaine proximité interhumaine. L'auteur semble apprécier l'enfance parce qu'elle se montre capable d'ignorer les adultes. « Les yeux de l'enfant et ceux du vieillard regardent avec la tranquille candeur de qui n'est pas encore entré dans le bal masqué ou en est déjà sorti et tout l'intervalle semble un tumulte vain, une agitation à vide, un chaos inutile par lequel on se demande pourquoi on est passé ». D'une manière globale, dans les passages où l'évocation de l'enfance est incidente, nous décelons toujours une certaine distance.*

² Entretien avec Françoise Faucher : *Portrait d'une voix*, Paris, Gallimard, 2002, p. 139 (entretien datant de 1974).

Discussion

Françoise BONALI FIQUET : *Je voudrais revenir sur la communication très intéressante de Camille Van Woerkum dont je partage l'expression d'« attachement ambigu » de Marguerite Yourcenar envers la Flandre. Dans « Les Miettes de l'enfance », l'auteur évoque à plusieurs reprises un plaisir sensuel ressenti à l'égard du lieu où elle a passé une partie de son enfance. Je pense en particulier à la phrase où elle évoque le plaisir éprouvé à « grimper, à travers les hautes herbes, la pente abrupte qui mène à la terrasse du Mont-Noir ». Il y a donc tout un attachement à la nature du Mont-Noir, aux animaux... Cependant, à la fin de sa vie, Marguerite prend une distance vis-à-vis de certaines de ses affirmations. Dans son très bel entretien avec Francesca Sanvitale de 1986, Yourcenar a cherché à relativiser son attachement au Mont-Noir puisqu'elle dit « Mes premières expériences de la vie ont été le Mont-Noir, mais ce n'est peut-être pas si important que cela. Cela aurait pu être n'importe quoi ; mes premières expériences de la campagne, du ciel, des animaux se sont passées au Mont-Noir. C'est tout ce que l'on peut dire ». J'ai l'impression qu'il y a là une volonté de relativiser son attachement à la Flandre qui me fait d'ailleurs penser à sa volonté de relativiser l'importance d'avoir vécu dans une île.*

Guy FONTAINE : *Ne faisons pas Marguerite Yourcenar plus Flamande qu'elle ne l'était, mais ne la faisons pas moins Flamande non plus. Il existe plusieurs excellentes biographies de Marguerite Yourcenar qui relativisent énormément la part flamande de Yourcenar. La biographie de Josyane Savigneau relativise tellement cet attachement que, selon son auteur, la maison de Lille rue Marais, actuelle rue Jean Moulin, est détruite. Avant l'ouverture de la Villa Mont-Noir, je lisais aussi dans la presse régionale, La Voix du Nord en l'occurrence, que la maison de Noémi à Lille était actuellement détruite. L'enseignement par autorité nous a longtemps appris à relativiser complètement la part flamande dans l'œuvre de Yourcenar. On est aujourd'hui à son centième anniversaire et je soupçonne Marguerite Yourcenar d'avoir beaucoup aimé ce petit coin de terre. Qui plus est, je crois qu'elle y est revenue très souvent et l'on peut rêver d'une Marguerite Yourcenar centenaire qu'on couvrirait de fleurs aujourd'hui au Mont-Noir. Ne tombons donc pas dans la caricature.*

Je voudrais ajouter une remarque concernant la communication de Monsieur Van Woerkum. Vous dites que Marguerite Yourcenar aime la part souffrante de la Flandre. Autrement dit, elle aurait aimé la Flandre un peu comme elle aimait la minorité noire aux États-Unis. Je trouve que l'attachement de Marguerite Yourcenar à la Flandre va beaucoup plus loin. Vous avez essentiellement parlé de la Flandre

Discussion

française et dans la citation qu'a lue Claude Duneton, on nous parle du Mont-Rouge. Que je sache, le Mont-Rouge ne fait pas partie de la Flandre française. En outre, là où je ne me retrouve pas du tout dans votre description de l'attachement de l'écrivain à la Flandre, c'est dans cet aspect de « petit village gaulois » qui aurait résisté à la « méchante langue française », à la « méchante oppression catholique », à la dévastation de l'industrie... Je ne suis pas d'accord avec vous. Marguerite Yourcenar y a tout simplement passé neuf ans d'émerveillement, du point de vue de la nature en tout cas. Cela passe pendant des dizaines d'années dans la camera oscura et cela fait ensuite un volume entier de la *Pléiade*. Qu'il s'agisse d'une Flandre reconstruite, je veux bien le concevoir ; Marguerite Yourcenar est tout de même écrivain...

À la citation datant de 1986 que nous lisait Madame Bonali-Fiquet, je voudrais répondre par un tout dernier volume publié en février 2003 par Joseph Deleu, *Citoyen de la frontière*³, où Marguerite Yourcenar dit qu'elle doit tout à la Flandre. Cet auteur est l'écrivain qui aimait la Flandre.

Camille VAN WOERKUM : Je suis tout à fait d'accord dans la mesure où Marguerite avançait qu'elle aimait beaucoup la Flandre, mais elle contestait toujours son opinion tôt ou tard. Par exemple, lorsqu'elle parle des langues qui ont été réprimées, elle ajoute qu'elle ne veut pas tomber dans le chauvinisme. Nous retrouvons toujours une certaine ambiguïté, même si elle revient toujours à la Flandre. Ce que je trouve assez étonnant d'ailleurs puisque, d'habitude, on ne revient pas si rapidement et si fréquemment dans une région qui nous rappelle trop de conflits.

Maria CAVAZZUTI : Je crois que la Flandre est restée inscrite à jamais dans la mémoire de Marguerite Yourcenar puisqu'elle y a passé son enfance. Nous ne pouvons pas toujours mesurer le poids des mots prononcés au cours des entretiens puisque certains ne sont pas définitifs. Je crois que c'est véritablement grâce aux éléments tirés de la Flandre, que Marguerite Yourcenar a pu élaborer sa vision d'universalité à propos de sa lecture de la nature et des différentes formes de vie qui peuplent le cosmos. Je pense que sans l'expérience de ce paysage flamand, elle n'aurait pas écrit ce qu'elle a écrit.

³ Josef DELEU, *Citoyen de la frontière*, Avin/Hannut (Belgique), éditions Luce Wilquin, 2003.

Discussion

Gilles ROQUETTE : *Au-delà des propos du dernier intervenant, je crois que Marguerite Yourcenar est l'une des personnes qui ont fondé un concept que je me risque à évoquer. Il s'agit de la notion d'ethno-différencialisme.*

Maurice DELCROIX : *Je trouve que la vision de la mer que Monsieur Van Woerkum évoquait est plutôt dévastatrice. La mer nettoie un peu comme à la fin de Mishima où elle emporte les vestiges et les têtes coupées...*

Camille VAN WOERKUM : *La mer nettoie en effet, mais après coup. Le passage se situant au début d'Archives du Nord, évoque une terre vierge, une mer vierge et il n'y a pas de destruction. C'est une sorte d'état paradisiaque, d'âge d'or où la nature se construit et où tout bouge. Il y a un grouillement de vie dans lequel l'homme est absent. C'est uniquement lorsque le « prédateur-roi » apparaît que l'on observe l'émergence d'une autre nature qui va détruire l'humanité.*

Maryla LAURENT : *J'ai été frappée par l'image des chevaux morts bordant les routes après la guerre 1914-1918 que vous avez rapportée. Pour avoir travaillé deux ou trois ans dans un Centre de personnes âgées à Lille, j'ai entendu un grand nombre de récits sur cette guerre qui fut épouvantable dans le Nord de la France. Ce qui me touche chez Marguerite Yourcenar, c'est qu'elle ait gardé une très grande sensibilité à l'égard de ce qui s'est passé, alors même qu'elle avait été protégée par son père qui l'avait emmenée en Angleterre dès le début des hostilités. Nous avons évoqué tout à l'heure les dentelles de son berceau... Marguerite Yourcenar n'hésite pas à déplorer qu'elles aient été faites par des femmes qui furent mal payées pour leur ouvrage. À un autre moment, elle rappelle que son père ne voulait pas qu'elle ait une nourrice tant il trouvait cela injuste et humiliant. Ce grand écrivain, sortie d'un milieu très protégé, n'en est pas moins restée très attentive aux souffrances humaines, aux scandales sociaux. Au mont de Flandre comme sur l'île du Maine, elle garde une dimension pleine de l'humanité et n'oublie pas que son père avait eu des soucis pour avoir écrit des textes en faveur des Communards...*